



**Social Sciences in question:
The leading epistemological and methodological controversies of our time**

Compte-rendu de la seizième séance du séminaire CEE-CERI

Les sciences sociales en question :
Controverses épistémologiques et méthodologiques

Du bon usage des *focus groups*

21 janvier 2014

Samy Cohen (Sciences Po, CERI) introduit la séance du séminaire qui a pour sujet la méthode des entretiens collectifs et dont les invités sont Florence Haegel (Sciences Po, CEE) et Guillaume Garcia (Sciences Po, CDSP). Leur intervention est commentée par Colin Hay (Sciences Po, CEE).

Les deux intervenants débutent la présentation en exposant leur expérience personnelle de la méthode des entretiens collectifs.

Florence Haegel

Florence Haegel a découvert la méthode des entretiens collectifs dans le cadre d'une recherche avec Sophie Duchesne sur les questions de délinquance et de politisation des discussions en France (publiée dans la *Revue française de science politique* et dans le *British Journal of Political Science*)¹. Avec sa collègue, elle s'est intéressée à cette méthode dans l'objectif de réduire le poids de la relation entre enquêteur et enquêté, particulièrement forte dans les entretiens individuels. Dans l'entretien collectif, en effet, le rapport des enquêtés entre eux est aussi important que celui de ceux-ci avec les enquêteurs. L'outil étant mal connu en France, Florence Haegel et Sophie Duchesne ont partagé leur expérience et écrit un ouvrage d'introduction intitulé *L'entretien collectif* (Nathan, 2004). Florence Haegel a ensuite utilisé cette méthode dans le cadre d'une grande recherche comparative menée avec Sophie Duchesne, Elizabeth Frazer, Guillaume Garcia et Virginie van Ingelgom sur la question européenne en France, en Belgique francophone et en Grande-Bretagne (*Citizens' Reactions to European Integration Compared. Overlooking Europe*, Palgrave, 2013). Il sera beaucoup question de cet ouvrage dans cette présentation.

Guillaume Garcia

Dans le cadre de sa thèse sur la médiatisation des mouvements sociaux, Guillaume Garcia s'est intéressé à la réception de la production télévisuelle. À l'époque, il s'était inspiré du petit manuel de Florence Haegel et Sophie Duchesne. Il a ensuite intégré l'équipe du projet de recherche comparatif CITAE *Citizens talking of Europe* et écrit, avec Virginie van Ingelgom, un article dans la *Revue internationale de politique comparée* sur les problèmes de la comparaison en méthodes qualitatives. Il a aussi eu l'occasion de mener une réflexion plus large sur ce sujet dans le cadre d'une « journée méthode », organisée avec Florence Haegel à l'Association française de science politique, qui a donné lieu à un dossier spécial dans la *Revue française de science politique*.

¹ Voir le numéro spécial de la *Revue française de science politique*, 2011, 61 (2) sur les usages de l'entretien collectif et Duchesne, S. & Haegel, F. (2007), « Avoiding or accepting conflict in public talk », *British Journal of Political Science*, Vol. 37 (1).

Florence Haegel

Florence Haegel présente l'histoire de la méthode et les controverses qu'elle a suscitées, à commencer par son appellation. L'utilisation des termes de *focus group*, désignation la plus commune dans la littérature de langue anglaise, constitue selon Florence Haegel une usurpation. Ce nom est issu des *focus interviews*, termes utilisés par Merton dans les années 1940 pour une méthode dont la dimension collective était très réduite : il s'agissait de mesurer, puis d'agrèger des réactions individuelles à des *stimuli*. La méthode a évolué et repose aujourd'hui sur les rapports interactifs entre les enquêtés, ce qu'exprime mieux l'expression d'« entretien collectif » utilisée par Florence Haegel et ses collègues.

L'entretien collectif, poursuit Florence Haegel, a principalement été utilisé dans trois domaines. Il a été un outil de la recherche appliquée en communication, notamment au service du personnel politique et a ensuite été adopté par deux grands secteurs de recherche : la santé publique et les études de genre. Dans ces deux domaines, cette méthode est utile car il est souvent plus facile de parler de questions délicates et intimes au sein d'un groupe partageant les mêmes expériences qu'en tête-à-tête avec un enquêteur. En France, la méthode n'est à ce jour pas très populaire, mais Florence Haegel en rappelle l'usage qu'en ont fait les psychosociologues et les chercheurs travaillant avec Alain Touraine.

Guillaume Garcia

La question la plus souvent soulevée à propos de cette méthode, explique Guillaume Garcia, est celle du travail avec des groupes constitués de personnes qui se connaissent au préalable souvent opposé au travail avec des groupes qui rassemblent des individus qui ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Le premier avantage des premiers groupes réside dans le fait que la situation d'entretien y est plus « naturelle », qu'elle se rapproche des conditions de la conversation. Il est également plus facile de recruter et d'organiser des groupes sur la base d'un réseau de connaissances déjà établi. Enfin, les conversations sont plus fluides, notamment au début de l'entretien et le fait que les enquêtés se connaissent permet d'obtenir plus

rapidement un discours nourri.

Le recours à des groupes de personnes se connaissant au préalable comporte néanmoins des inconvénients. Tout d'abord, le chercheur ne contrôle pas le recrutement des enquêtés lorsque, comme cela se fait habituellement, il délègue cette tâche à une personne-ressource qui les recrute au sein de son réseau de sociabilité. La connaissance que les enquêtés ont les uns des autres peut produire une relation dissymétrique avec l'enquêteur, qui peut ne pas saisir les références implicites de la conversation. Cette méthode peut induire également un biais « d'autosélection », certaines personnes étant plus susceptibles que d'autres d'accepter de participer. Le sociologue William Gamson raconte ainsi que les personnes-ressources qu'il a sollicitées lui ont avoué avoir eu plus de facilité à recruter des participants déjà intéressés par la politique que des personnes ne manifestant que peu d'intérêt. S'il a réussi à inclure des personnes peu politisées dans ses groupes, la sélection a été plus difficile.

Guillaume Garcia expose ensuite les avantages et les inconvénients que comporte le travail avec des groupes regroupant des personnes qui ne se connaissent pas les unes les autres. Ceux-ci permettent un meilleur contrôle en matière de recrutement des enquêtés. Il est également plus facile dans ce cas d'assurer l'homogénéité sociale du groupe, qui est un élément important en raison du rapport socialement différencié à la parole et de la nécessité de limiter les effets de domination qui en découlent. Il est aussi plus aisé d'assurer la comparabilité de plusieurs groupes les uns avec les autres lorsque ceux-ci sont tous formés de personnes qui n'ont aucun lien les unes avec les autres. Ainsi, dans le cadre de l'étude *Citizens' Reactions*, la comparabilité des groupes d'enquêtés reposait sur une typologie simplifiée de la stratification sociale, avec, dans chaque pays des groupes rassemblant des individus appartenant aux catégories les plus défavorisées, des groupes intermédiaires et d'autres regroupant des personnes des classes les plus favorisées. Enfin, en recrutant lui-même les enquêtés, par exemple par le biais des petites annonces, l'enquêteur peut toucher des personnes qui, habituellement, échappent aux enquêtes, notamment celles appartenant aux milieux populaires. Le travail avec ces derniers groupes, parce qu'il exige un plus grand

contrôle de la part de l'enquêteur, est toutefois beaucoup plus lourd. Guillaume Garcia et Virginie van Ingelgom en ont rendu compte dans un article publié avec dans la *Revue internationale de politique comparée*, ainsi que dans le chapitre méthodologique de *Citizens' Reactions*.

L'usage des groupes d'anonymes présenté aussi des inconvénients. Tout d'abord, il est difficile de s'assurer de l'homogénéité sociale de groupes rassemblant des personnes qui ne se connaissent pas au préalable. En effet, quels indicateurs utiliser pour s'assurer de l'existence d'une identité sociale partagée ? La profession de l'enquêté ? Ses diplômes, la profession de ses parents ? Son niveau de revenu ? Ses pratiques culturelles ? Et comment obtenir ces informations ? Par des questionnaires ou *via* des entretiens individuels ? Au sein de ces groupes, il est également parfois difficile de recueillir des informations au début des séances car la conversation y est peu fluide.

La méthode de l'entretien collectif fait surgir une autre question sur le poids du conformisme : la prise de parole déviante est-elle plus aisée à exprimer au sein d'un groupe de personnes que l'on connaît ou parmi des inconnus ? En l'absence de comparaison empirique systématique des effets du niveau d'interconnaissance sur le discours, notamment pour ce qui concerne les thèmes « sensibles », cette question, affirme Guillaume Garcia, n'est pas encore tranchée.

Florence Haegel

Florence Haegel aborde la question de l'animation de l'entretien collectif qui, souligne-t-elle, ne peut en aucun cas être assimilée à une conversation ordinaire. Elle propose ensuite de distinguer ce qui relève de la structuration de la discussion et ce qui relève de l'animation de celle-ci. Un entretien peut avoir une grille très structurée et l'enquêteur intervenir très peu mais l'inverse est aussi possible : certains entretiens comptent très peu de questions mais laissent une grande place aux interventions de l'enquêteur.

Florence Haegel explique le choix qu'elle a fait de travailler avec des groupes d'anonymes et de construire des grilles d'entretiens comme des scénarios dynamiques dans le cadre de l'étude *Citizens' Reactions*. Ce choix s'explique par le fait que la

politique constitue pour la plupart des gens un champ spécialisé. Dans cette perspective, l'entretien a été conçu comme une « épreuve de politisation », c'est-à-dire comme une confrontation expérimentale à une situation politique. À l'intérieur de ce cadre artificiel imposé par les enquêteurs, les enquêtés pouvaient cependant réagir, ou choisir de garder le silence.

Florence Haegel explique la façon dont le scénario des entretiens a été construit. Dans une logique d'entonnoir, la première question était très large, afin de « roder » le groupe; suivait une question compliquée qui mobilisait des compétences spécialisées. Après la pause, qui permettait au groupe de discuter de manière informelle, la troisième question visait à susciter le conflit. Pour renforcer la conflictualité, les enquêteurs avaient ensuite recours à une technique de polarisation : ils exigeaient que les enquêtés passent au vote avant même de débattre de la question sensible mise aux voix. Selon Florence Haegel, il est plus fructueux de construire la grille d'entretien de manière structurée en fonction des hypothèses de la recherche que de se contenter de formuler une liste de questions.

Guillaume Garcia

Pour Guillaume Garcia, la littérature existant sur la question de l'analyse des données issues des entretiens collectifs est assez pauvre. Cela s'explique selon lui par le fait que cette analyse porte sur des thèmes mais aussi sur l'enchaînement de ceux-ci, leur construction, leur progression ainsi que sur les interactions entre les enquêtés. Ce travail complexe nécessite des emprunts à la sociolinguistique, l'analyse conversationnelle et la psychologie sociale. Une autre difficulté réside dans la nature même du matériau obtenu, puisque les interventions se chevauchent et qu'on a parfois affaire à un dialogue de sourds. Il est très ardu de rendre compte de cette complexité dans les publications de recherche, ne serait ce que pour ces raisons pratiques de limitation de l'espace rédactionnel.

Dans l'idéal, explique Guillaume Garcia, l'analyse des significations verbales et non-verbales (enregistrées grâce à la vidéo) devrait s'effectuer à plusieurs niveaux : les thèmes, les dynamiques d'interaction discursive et les ressources argumentatives

mobilisées (l'expérience personnelle, le savoir expert, le sens commun, etc.). Pour ce faire, le chercheur dispose de plusieurs outils. Il peut procéder à une analyse interprétative, c'est-à-dire une résumer les retranscriptions, qui seront ensuite analytiquement synthétisées par groupes, puis confrontées les unes aux autres à l'échelle du corpus. Cette méthode est cependant si lourde qu'elle peut difficilement être appliquée à tout le corpus. D'où la nécessité de faire appel à des logiciels d'analyse lexicométrique comme Alceste pour un traitement systématique des données. Ces logiciels fonctionnent par classification et permettent d'aboutir à des analyses factorielles de correspondance. Leur principal défaut est de ne pas tenir compte des interactions non-verbales et de la dynamique de la conversation. Les logiciels d'assistance à la codification (CAQDAS) sont également très utiles, mais leur usage est complexe, notamment lorsqu'on travaille sur des corpus volumineux comme lors de cette enquête. Tous ces outils, souligne Guillaume Garcia, gagnent à être utilisés de concert afin de neutraliser leurs biais respectifs.

Florence Haegel

Florence Haegel souligne la valeur toute particulière de l'entretien collectif pour l'analyse de la construction interactive du sens. Cette construction, affirme-t-elle, peut être analysée de deux manières. La première porte sur l'argumentation et les normes. La seconde, celle pour laquelle elle a opté dans le cadre de l'étude *Citizens' Reactions*, consiste à travailler sur ce que Bourdieu appelle l'« opinion mobilisée » et ce que Billig nomme « *strong opinion* ». L'entretien collectif, en effet, permet de mesurer l'intensité de l'opinion d'une personne, en voyant si elle y tient suffisamment pour l'exprimer devant un groupe.

Florence Haegel répond à la critique qui est souvent faite à cette stratégie de recherche, à savoir qu'elle ne conviendrait qu'à des participants ayant fait des études supérieures. Pour vérifier cette hypothèse, Florence Haegel et Guillaume Garcia ont étudié la concordance entre les réponses des participants aux questionnaires et les propos tenus dans les entretiens collectifs. Dans un article intitulé *Les enquêtés disent-ils toujours la même chose ?*, ils ont ainsi démontré que les catégories populaires

étaient plus promptes à prendre position dans les entretiens collectifs, au sein d'un groupe socialement homogène, qu'à répondre aux questionnaires. Il semblerait ainsi que leur méthode expérimentale facilite plutôt qu'elle n'entrave la prise de parole des classes populaires.

Colin Hay

Dans son intervention, Colin Hay présente en français cinq points généraux qu'il développe ensuite en anglais à partir du chapitre méthodologique du livre *Citizens' Reactions*. Il commence par présenter son expérience des *focus groups*, méthodologie qu'il utilise en 2011-2012, dans le cadre de recherches conduites avec Gerry Stoker de l'université de Southampton sur la manière dont les citoyens comprennent la politique. Cette étude mêlait *focus groups*, certains homogènes et d'autres socialement mixtes, et méthodes quantitatives. Les réflexions avancées aujourd'hui sont donc inspirées de la comparaison entre sa propre méthode et celle utilisée par Florence Haegel et ses collègues.

Colin Hay suggère tout d'abord de considérer les *focus groups* – sous-utilisés selon lui – non pas comme une méthode unique, mais comme une famille de méthodes, différentes mais connectées. Il ne s'agirait donc moins d'identifier *le* bon usage que *les* bons usages. Colin Hay insiste ensuite sur la difficulté qu'il y a à faire des inférences à partir de cette méthode, ce qui exige du chercheur une grande réflexivité. Néanmoins, il met en garde contre la tentation inverse qui consisterait à « sur-méthodologiser » les choix de recherche, tentation à laquelle, selon lui, les auteurs de *Citizens' Reactions* ont succombé. Plutôt que de chercher à élaborer une méthodologie parfaite, il les invite à simplement présenter les difficultés de cette méthode de manière transparente, afin de nuancer la solidité des conclusions. Finalement, Colin Hay affirme que les *focus groups* sont particulièrement féconds lorsqu'ils sont croisés avec d'autres méthodes, comme les sondages, les entretiens individuels, etc.

Colin Hay poursuit avec des commentaires portant spécifiquement sur la méthodologie présentée dans le livre *Citizens' Reactions*. Il exprime ses réserves par rapport à la

« systématique réflexive » des auteurs, qui comporte un risque de sur-méthodologisation et peut limiter l'analyse des données obtenues. Il y voit une tendance à rechercher une règle d'or pour résoudre des problèmes inhérents à la méthode. Plutôt que de voir la méthodologie comme un outil qui doit être raffiné afin d'inférer des conclusions, Colin Hay propose de concentrer la réflexion méthodologique sur le traitement des résultats : il est nécessaire de faire preuve de prudence, de modestie et de transparence à l'égard des données obtenues.

Colin Hay s'interroge ensuite sur les données de l'étude non retenues dans l'analyse, un problème lié à l'abondance des résultats. La rigidité de la méthode ne conduit-elle pas à limiter l'analyse à seulement 12 des 34 entretiens menés ? Colin Hay questionne tout particulièrement les critères qui ont servi de base à la sélection. Le principal pour les auteurs est la comparabilité des données, qui repose elle-même sur l'homogénéité sociale et sur la qualité de l'interaction au sein du groupe. Or, pour Colin Hay, l'homogénéité n'est pas nécessairement garante de la qualité de l'entretien. Plutôt que de chercher à produire des résultats « fiables » et « comparables » à partir de situations artificiellement construites, les enquêteurs devraient se pencher sur les données « authentiques » que produisent tous les groupes, qu'ils aient ou non bien « fonctionné ». Les identités politiques se construisent aussi dans les entretiens où la discussion « tourne mal », devient conflictuelle ou confuse.

Florence Haegel

Florence Haegel se défend d'être, comme l'affirme Colin Hay, dans un perfectionnisme méthodologique qui sacralise la méthode *a priori* plutôt que de réfléchir de manière transparente sur les résultats. Au contraire, c'est cette volonté de transparence qui a motivé l'écriture du chapitre méthodologique dans lequel sont exposés et expliqués tous les choix de méthode. Et n'est-ce pas également cette transparence qui rend possibles les critiques de Colin Hay ?

Guillaume Garcia

Guillaume Garcia explique que les entretiens qui n'ont pas été retenus dans l'analyse sont ceux où l'importance de la différence sociale existant entre les participants a

perturbé la conversation et fait naître dans des conflits personnels. Bien qu'intéressante en soi, la discussion était difficilement comparable avec le reste du corpus.

Questions de la salle

Nina Testut, sociologue de formation, s'interroge sur les raisons de la présence d'une question de compétence dans la grille d'entretien présentée par Florence Haegel. Cette dernière répond que celle-ci visait à observer comment les gens appréhendaient la complexité du système politique européen. Les conclusions de l'étude ont d'ailleurs mis en lumière l'usage de raisonnements en analogie avec les systèmes politiques nationaux : les Français et les Britanniques avaient tendance à analyser l'Europe avec les catégories de pensée appliquées à la France et à au Royaume Uni, tandis que les Belges, plus familiers des systèmes multi-niveaux, se sont montrés meilleurs connaisseurs des structures européennes.

Charlotte Dolez, jeune docteure en science politique, pose une question sur les effets de la discussion sur les positions des participants. L'entretien collectif révèle-t-il des opinions déjà constituées ou en crée-t-il de nouvelles ? Est-il producteur de conflit ou de consensus ? Les résultats de l'étude, explique Florence Haegel, montrent que les conflits ne résultent pas de choix méthodologiques. Ainsi, la question visant à provoquer le conflit n'a pas toujours atteint son but, tandis que sont apparus des conflits qui n'avaient pas été prévus.

Christian Freudlsperger, étudiant en Master Affaires européennes, demande si les participants aux entretiens collectifs doivent nécessairement être des citoyens ordinaires ou s'il est possible d'organiser un entretien avec les membres d'une même « communauté épistémique », par exemple des chercheurs. Florence Haegel lui répond qu'il est possible de réaliser des entretiens avec des groupes issus d'un milieu spécifique, comme des militants, des élus ou des fonctionnaires, si tant est que l'on parvienne à les convaincre d'y participer.

Jean Leca, professeur à Sciences Po, observe qu'étant donnée sa complexité, la méthode de l'entretien collectif engendre pour les enquêteurs des coûts importants. Il se demande par conséquent quelles sont les limites de son applicabilité pour des chercheurs individuels. Le coût de la méthode, répond Florence Haegel, est proportionnel à l'ampleur du projet de recherche. Le coût de l'étude *Citizens' Reactions*, par exemple, a été important en raison de sa dimension comparative, qui impliquait la constitution de plusieurs groupes socialement homogènes dans trois pays différents. Il est cependant tout à fait possible de mener des recherches plus modestes.

Vera Rudeva, doctorante au CERI, s'interroge sur la taille idéale des groupes et sur la durée optimale des entretiens. Elle demande aussi s'il ne serait pas intéressant de remettre par avance les questions aux participants. Guillaume Garcia répond que dans leur projet de recherche, les entretiens duraient environ trois heures, voire un peu plus si nécessaire. Les participants ne disposaient pas des questions par avance, mais comme ils devaient remplir un questionnaire sur leurs positions et un autre sur leurs attitudes politiques et culturelles, certains d'entre eux avaient plus ou moins deviné le thème des entretiens. Quant à la taille des groupes, il recommande d'opter pour des groupes de quatre à huit personnes. Selon son expérience, les groupes regroupant six ou sept individus sont ceux qui fonctionnent le mieux. La discussion est plus difficile dans les groupes plus petits et, à l'inverse, les groupes trop importants peuvent provoquer de la cacophonie ou des phénomènes de « passager clandestin » (certaines personnes peuvent ne pas s'exprimer).

Samy Cohen s'interroge sur ce qui motive les enquêtés à participer aux entretiens. Il aimerait aussi savoir quel type de mauvaises surprises ou de difficultés l'on peut rencontrer dans ce genre d'exercice. Que fait-on, par exemple, lorsque les participants ne parlent pas ? Finalement, dans quelle mesure les données obtenues dans les entretiens collectifs sont-elles différentes de celles recueillies par d'autres méthodes ? Guillaume Garcia explique que les enquêtés étaient rémunérés pour leur participation. Chacun se voyait remettre un bon d'achat de 50 euros pour trois heures d'entretien, une motivation importante pour les répondants les moins favorisés. Les choses étaient moins claires pour les autres catégories d'enquêtés, même si la plupart ont accepté

d'être rémunérés. Guillaume Garcia explique qu'il est parfois difficile de susciter la discussion parmi les participants issus des classes populaires, qui ne se reconnaissent pas toujours dans les sujets proposés et qui finissent par parler de sujets qui les intéressent davantage. Florence Haegel mentionne quant à elle les différences de styles d'animation (plus ou moins directifs), qui posent des problèmes pour la comparabilité des résultats. En ce qui concerne le rapport entre les entretiens collectifs et les autres méthodes, elle l'envisage comme un dialogue visant non pas à établir la suprématie d'une méthode sur une autre mais leur complémentarité. Ainsi, dans le cadre de l'étude sur les discussions sur l'Europe, Virginie van Ingelgom a comparé les données quantitatives obtenues par les Eurobaromètres, qui indiquaient une polarisation entre eurosceptiques et les euro-convaincus, avec les résultats des entretiens collectifs, où se manifestaient plutôt une forme d'indifférence à l'égard des questions européennes.